

vint d'un de ses rayons sécher ses pleurs. Elle resta longtemps à rêver, à vivre son extase. Ce fut un cri de Charlotte qui l'en tira. Après une courte syncope, Lady Nevyll revenait à la vie pour y retrouver, non plus la jalousie mauvaise, mais l'affreuse terreur de la mort.

—Oh !—gémissait-elle, oppressée, haletante,—ce n'est pas Basile qu'elle aime... Je veux vivre maintenant !... Vite ! qu'on appelle les médecins... il reviendra à moi... il m'aimera... oh ! je ne veux pas... je ne veux pas mourir !

En l'entendant parler, Ulrique, comme péniblement réveillée en sursaut d'un beau rêve, s'approcha du lit.

—Ah ! vous êtes encore là ?—dit Charlotte d'un air égaré.—Vous me croyiez déjà morte, sans doute !... Oh ! non, je ne veux pas... Il y a deux personnes dans le monde que je hais... mon mari et vous... et que ma mort rendrait heureuses !... Non, non, à moi... la vie... la vie !... Je ne veux pas mourir !

Elle retomba épuisée et avant le coucher du soleil commençait son agonie.

Lady Charlotte Nevyll s'éteignit le même jour, un peu avant minuit. Elle avait eu la décevante consolation, avant de quitter cette terre où, pour avoir fait passer l'ambition du luxe avant les joies du cœur, elle avait toujours été malheureuse en faisant un malheureux, elle eut la consolation de dire un dernier adieu à M. Rockingham, appelé télégraphiquement de l'auberge du *Matelot*, où il attendait l'événement, grâce à une prolongation de congé.

Jusqu'à ce que tout fût fini, Ulrique était restée à son poste avec un dévouement absolu. Aussitôt le dénouement, faut-il dire fatal ? elle était tombée anéantie d'épuisement moral et physique, mais sa robuste constitution, grâce à un peu de repos, reprit vite le dessus. Elle n'avait parlé à personne de la lettre de Gilbert. Ce ne fut que le lendemain des funérailles de Charlotte qu'elle fit demander M. Dunnet.

Celui-ci passa une heure enfermé avec la comtesse Eldringen ; lorsqu'il la quitta, il était si profondément troublé qu'il se mit, une fois dans sa voiture, à se parler tout haut à lui-même.

—C'est la... la chose... la plus... la plus extraordinaire qui soit jamais venue à ma connaissance,—ne cessait-il de répéter en se frappant alternativement les genoux avec ses mains larges ouvertes.—Ainsi, malgré l'attention scrupuleuse que nous avons apportée dans nos investigations... Mais... mais si c'était une mystification ?... Non, l'écriture... pas de doute, c'est l'écriture !

Assurément, sans cette lettre, mise par Ulrique sous ses yeux, il n'aurait jamais consenti à accepter la renonciation qu'elle venait de lui remettre de tous les biens et domaines des Nevyll, à commencer par la clé de coffrefort et jusqu'aux bagues même que, malgré ses supplications, elle avait retirées de ses doigts.

—Vous ne vous attendez assurément pas à ce que je porte les bijoux des autres ?—avait-elle dit en souriant avec une sérénité qui avait achevé de le bouleverser.—Ne comprenez-vous pas que je suis une imposture vivante et une aventurière ? Jusqu'à ce que cette lettre m'ait été

donnée à lire, j'avais l'excuse de mon ignorance ; mais maintenant tout atermolement ferait de moi une coupable. Il vous faudra évidemment me laisser l'argent du voyage, mais je ne l'accepte que parce que je ne pourrais pas partir d'ici autrement, et je partirai, cette fois pour de bon, avant la fin de la semaine.

—L'argent du voyage ?... Mais, au nom du ciel, où voulez-vous aller ?

—Mais retourner d'où je suis venue.

—Hélas ! comtesse,—gémit l'homme d'affaires,—ne voyez-vous pas que, par le fait de votre brusque retraite, ma position devient des plus pénibles ?

—C'est possible. Mais si je restais, ma position, à moi, le serait infiniment plus.

—Cette lettre ne fait que prouver l'existence de Sir Gilbert, elle ne donne pas l'ombre d'un indice sur l'endroit où il se trouve. La seule chose à observer est le timbre de Paris, et cela nous dit simplement que, quel que soit le lieu qu'il a choisi pour se cacher, ce n'est certainement pas Paris. Il peut être aux Antipodes, nous n'en savons rien.

—Il faudra le chercher, dit Ulrique avec douceur.

Ne l'avait-il pas cherché déjà et bien en vain lors de la catastrophe de Vienne ! Mais alors, si M. Dunnet restait sans maître, à qui ce fidèle et scrupuleux mandataire porterait-il son dévouement et les comptes des fins de mois ? A l'homme qui avait volontairement abdiqué ses droits ou à cette jeune femme qui se traitait elle-même en souriant d'aventurière ? L'honnête Dunnet en ferait sûrement une maladie.

Quoique Ulrique eût parlé d'une façon évasive à M. Dunnet de partir avant la fin de la semaine, ses projets avaient en réalité déjà pris une forme plus arrêtée. A peine l'homme d'affaires de la famille eut-il le dos tourné qu'elle se mit à faire la misérable petite caisse contenant la plus grande partie de ses anciennes affaires et qui lui avait été envoyée de Glockenau l'automne dernier, alors qu'elle prenait la résolution de ne pas retourner en Autriche. Elle fit ses paquets, les portes fermées, et le soir seulement elle commanda le coupé pour le train de huit heures du matin.

Le lendemain donc, à sept heures et demie, elle descendit à la dérobee le grand escalier, son voile baissé. La maison n'était pas encore éveillée et le grand vestibule était désert.

—Maintenant, à Glockenau ! murmura-t-elle.

Et, sans détourner la tête, elle monta dans le coupé et poussa un soupir de délivrance lorsqu'elle le sentit rouler doucement sur le sable. Mais la route vers Glockenau n'était pas tout à fait aussi libre de rencontres qu'elle se l'était imaginé. Sur le quai de la gare, un personnage, vu de dos, lui donna la sensation d'être en présence d'une connaissance. Lorsqu'il se retourna, elle le reconnut.

—M. Rockingham !...

M. Rockingham, à ce qu'Ulrique comprit de prime abord, avait en tête une résolution mûrement arrêtée. Comment se trouvait-il là puisqu'elle n'avait informé personne de son départ subit ?